TEXTE DU JOUR

Matthieu 22,34-40 (Louis Segond 1910)

34 Les pharisiens, ayant appris qu'il avait réduit au silence les sadducéens, se rassemblèrent ;

35 et l'un d'eux, docteur de la loi, lui fit cette question, pour l'éprouver :

36 Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ?

37 Jésus lui répondit : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée.

38 C'est le premier et le plus grand commandement.

39 Et voici le second, qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

40 De ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes.

PREDICATION

Introduction : une question pour éprouver

Frères et sœurs, chers amis,

Nous sommes à Jérusalem, dans les derniers jours de la vie de Jésus. L'atmosphère est lourde. Depuis son entrée dans la ville, les questions pleuvent, et ce ne sont pas des questions innocentes. On lui a demandé s'il fallait payer l'impôt à César. Les sadducéens l'ont interrogé sur la résurrection. Chaque fois, Jésus a répondu, et chaque fois ses interlocuteurs sont repartis sans rien pouvoir répliquer.

Voici maintenant un docteur de la loi. Matthieu prend soin de nous dire qu'il vient « pour l'éprouver ». Sa question semble pourtant très sérieuse : « Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? »

Il faut savoir que la tradition rabbinique comptait dans la Torah 613 commandements. Lesquels sont les plus lourds, lesquels sont les plus légers ? On en débattait volontiers. Un peu avant Jésus, on racontait déjà qu'un païen avait demandé au sage Hillel de lui résumer toute la loi pendant qu'il tenait sur un pied. Hillel avait répondu : ce qui t'est odieux, ne le fais pas à ton prochain ; c'est toute la Torah, le reste est commentaire ; va et étudie.

La question n'est donc pas absurde. Mais elle est piégeuse. Choisir un commandement, c'est risquer d'en abaisser un autre. C'est s'exposer au reproche de faire le tri dans la Parole de Dieu.

Et nous, aujourd'hui, nous posons au fond la même question. Dans une vie tiraillée entre mille obligations, entre ce que l'on attend de nous au travail, en famille, à l'église, nous cherchons l'essentiel. Qu'est-ce qui compte vraiment ? Qu'est-ce que Dieu attend de moi ?

La réponse de Jésus tient en deux phrases. Elle est d'une simplicité désarmante, et d'une exigence vertigineuse.

I. Aimer Dieu de tout son être

Jésus n'invente rien. Il cite le livre du Deutéronome, le « Écoute, Israël » que tout juif pieux récitait matin et soir : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. »

Remarquons d'abord ceci : le premier commandement n'est pas « tu obéiras », ni « tu craindras », ni même « tu serviras ». Le premier commandement, c'est d'aimer. Dieu ne cherche pas des exécutants, il cherche une relation. Il ne veut pas seulement nos actes, il veut nos cœurs.

Et Jésus insiste sur le mot « tout » : tout ton cœur, toute ton âme, toute ta pensée. Le cœur, dans la Bible, ce n'est pas d'abord le lieu des sentiments ; c'est le centre de la personne, là où se prennent les décisions. L'âme, c'est le souffle de vie, notre existence tout entière. Et la pensée, notre intelligence, notre capacité de réfléchir, de douter, de comprendre.

Notre tradition réformée a toujours tenu à cette dernière dimension. Aimer Dieu de toute sa pensée, c'est lire les Écritures avec sérieux, poser des questions, ne pas laisser sa foi à la porte de son intelligence. La foi n'est pas un sacrifice de la raison. Elle est la raison tout entière tournée vers Dieu.

Mais ce « tout » nous met mal à l'aise. Car qui d'entre nous peut dire qu'il aime Dieu de tout son cœur ? Notre cœur est partagé. Nous aimons Dieu, oui, mais aussi notre confort, notre réputation, notre sécurité. Calvin disait que le cœur humain est une fabrique d'idoles. Nous ne cessons de mettre autre chose à la place de Dieu, souvent sans même nous en rendre compte.

Ce premier commandement agit alors comme un miroir. Il nous montre qui nous sommes : des êtres divisés, incapables par nous-mêmes d'aimer comme nous le devrions. Et c'est une bonne nouvelle d'entendre cela, car c'est le début de la vérité. Nous y reviendrons.

II. « Le second lui est semblable »

On n'avait demandé à Jésus qu'un seul commandement. Il en donne deux. Comme s'il ne pouvait pas répondre à la question sans déborder le cadre.

Le second vient du Lévitique, un livre que nous lisons peu : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Et Jésus précise qu'il est « semblable » au premier. Pas inférieur, pas secondaire : semblable. De même poids, de même nature.

Voilà l'audace de Jésus. Il attache l'un à l'autre l'amour de Dieu et l'amour du prochain, de sorte qu'on ne peut plus les séparer. L'apôtre Jean le dira plus tard sans détour : celui qui prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas, et n'aime pas son frère qu'il voit, est un menteur.

Il y a là un double garde-fou. Une foi qui ne regarderait que vers le ciel, sans se soucier de la personne d'à côté, deviendrait une piété vide, voire une fuite. Mais un engagement pour autrui coupé de toute source risquerait de s'épuiser, ou de se transformer en activisme qui finit par mépriser ceux qu'il prétend servir. Les deux commandements se tiennent : l'amour de Dieu nourrit l'amour du prochain, et l'amour du prochain vérifie l'amour de Dieu.

Qui est mon prochain ? Dans l'Évangile de Luc, la question sera posée, et Jésus répondra par la parabole du Samaritain. Le prochain, ce n'est pas d'abord celui qui me ressemble. C'est celui que je rencontre sur ma route, et dont je décide de m'approcher. Le voisin de palier, le collègue difficile, la personne âgée isolée, l'étranger arrivé dans notre ville.

Et puis il y a ces deux mots qu'on oublie souvent : « comme toi-même ». Jésus ne nous demande pas de nous haïr pour mieux aimer les autres. Il suppose un juste rapport à soi. Beaucoup d'entre nous ont du mal à s'aimer : nous nous jugeons sévèrement, nous nous sentons indignes. Or on ne donne bien que ce que l'on a reçu. Celui qui sait qu'il est aimé de Dieu peut se regarder avec bienveillance, et regarder l'autre de la même manière.

III. Toute la loi suspendue à l'amour

La dernière phrase de Jésus est peut-être la plus surprenante : « De ces deux commandements dépendent toute la loi et les prophètes. » Le verbe grec employé signifie littéralement « être suspendu ». On l'utilisait pour une porte qui tient sur ses gonds, ou pour un objet accroché à un clou.

Toute l'Écriture est donc accrochée à l'amour. Les 613 commandements ne sont pas abolis, mais ils trouvent leur sens dans ce double amour. Chaque règle, chaque parole des prophètes devient une manière concrète d'aimer Dieu et d'aimer les autres. Et si une règle venait à écraser l'amour, elle serait décrochée de son gond.

Mais attention. Nous pourrions entendre ce texte comme un programme moral : voilà ce qu'il faut faire, alors faisons-le, et nous serons en règle avec Dieu. Ce serait un contresens. Nous l'avons dit : aucun de nous n'aime Dieu de tout son cœur, aucun de nous n'aime son prochain comme lui-même. Si notre salut dépendait de notre capacité à accomplir ces deux commandements, nous serions perdus.

C'est ici que l'Évangile change tout. Car celui qui répond au docteur de la loi est le seul qui ait accompli pleinement ces deux commandements. Quelques jours plus tard, Jésus montera à la croix. Il aimera Dieu jusqu'à lui remettre son esprit. Il aimera ses prochains, et même ses ennemis, jusqu'à donner sa vie pour eux.

L'amour qui nous est commandé, il nous est d'abord donné. Comme l'écrit Jean : nous aimons parce que Dieu nous a aimés le premier. Voilà le cœur de la foi réformée : la grâce précède l'exigence. Nous ne gagnons pas l'amour de Dieu en aimant ; nous aimons parce que nous sommes déjà aimés, gratuitement, sans condition.

Alors la loi change de visage. Elle n'est plus une échelle que nous devrions gravir pour atteindre Dieu. Elle devient, comme disait Calvin, une lampe pour nos pas, le chemin de la reconnaissance. Ce que nous faisons pour Dieu et pour les autres n'est plus un salaire, c'est un merci.

Conclusion et envoi

Le docteur de la loi était venu pour éprouver Jésus. Il repart éprouvé lui-même. Car la réponse de Jésus ne se discute pas, elle se vit.

Et nous, que retenons-nous ce matin ?

D'abord que l'essentiel est simple. Au milieu de nos agendas surchargés et de nos questions compliquées, Jésus nous ramène à deux phrases. Nous pouvons nous demander, à chaque décision : est-ce que cela me fait grandir dans l'amour de Dieu et dans l'amour des autres ?

Ensuite que ces deux amours ne se séparent pas. Notre culte de ce dimanche n'a de sens que s'il se prolonge lundi, dans notre manière de vivre avec ceux qui nous entourent. Et notre engagement de la semaine a besoin de revenir puiser, chaque dimanche, à la source.

Enfin, et surtout, que nous ne sommes pas seuls face à cette exigence. Celui qui nous demande d'aimer est celui qui nous aime le premier. Son Esprit travaille en nous, patiemment, pour élargir notre cœur partagé.

Cette semaine, je vous propose un geste tout simple. Pensez à une personne de votre entourage que vous avez du mal à aimer. Priez pour elle. Puis cherchez un petit geste concret envers elle : un mot, un appel, un service. Ce sera votre manière de dire merci au Dieu qui vous aime.

Allez dans la paix du Christ, aimés de Dieu, pour aimer à votre tour.

Amen !